

Comment le baron de Munchhausen porta une voiture et
quatre chevaux.

Il me fallut voyager en poste, mon lithuanien étant resté en Turquie. Il arriva un jour que nous nous trouvâmes engagés dans un chemin creux, bordé de chaque côté de berges à pic couronnées de hauts buissons d'épine. Le postillon avait oublié

de donner avec son cor le signal usité, afin d'avertir de notre entrée dans ce passage les voitures qui pourraient venir du côté opposé, et d'éviter ainsi une rencontre qui nous eût singulièrement embarrassés. Le drôle s'aperçut un peu tard de cet oubli et souffla dans le cor de toute la force de ses poumons, au moment où nous nous trouvions au milieu de cette gorge. Mais il eut beau faire, pas un son ne sortait de l'instrument. Cela nous parut étrange et inexplicable. Et ce fut aussi pour nous la cause d'un incroyable embarras. Car nous vîmes aussitôt s'avancer vers nous une voiture qui venait de l'autre côté du chemin. Il était impossible d'aller en avant, impossible de reculer. Nous étions pris comme dans un piège.

— Il faut pourtant que nous sortions de ce pas, dis-je à mes compagnons.

Et, sans faire ni un ni deux, je sautai à bas de notre voiture et dételai aussitôt les chevaux.

— Qu'allez-vous faire? me demanda-t-on.

— Vous allez voir, répondis-je.

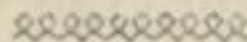
Alors je pris résolûment sur mes épaules la voiture avec ses quatre roues et tout le bagage dont

elle était chargée ; et, après avoir gravi la berge qui n'avait pas moins de neuf pieds de haut, je franchis les buissons et transportai, par le champ voisin, la patache en arrière de la voiture qui nous obstruait le passage. Cela fait, je retournai sur mes pas, pris un de nos chevaux sous chacun de mes bras, et, en deux voyages, je tirai les miens de ce pas difficile dont aucune force humaine, autre que la mienne, n'eût pu nous délivrer. Nous n'eûmes plus qu'à atteler et nous atteignîmes sans autre encombre la station de poste la plus voisine.

J'ai oublié d'ajouter que l'un des chevaux, qui était très-fougueux et qui n'avait que quatre ans, faillit me causer quelque difficulté. Au moment où je franchissais pour la seconde fois la haie, en le tenant sous mon bras, il se mit à jouer si vivement des jambes et à ruer avec tant de force, que j'eus p'abord de la peine à le retenir. Mais je l'empêchai bientôt de continuer le train qu'il menait, en fourrant ses deux pattes de derrière dans la poche de mon habit. Ainsi je réussis à le transporter sans qu'il lui fût possible de bouger davantage.

Quand nous fûmes arrivés dans l'auberge, nous

nous remîmes , devant un bon feu et devant une bonne table , des fatigues de cette aventure. Le postillon accrocha son cor à un clou enfoncé dans le mur sous le manteau de la cheminée , et s'assit vis-à-vis de moi.





Two for André Van Hapselt.